

De l'étude de cas au cas d'école

La méthode POPSU Territoires pour comprendre, agir et transmettre.

Par **Jean-Marc Offner**,
président du conseil stratégique
de la plateforme POPSU

« Révéler les territoires à travers l'étude de cas »... Le titre des consultations du programme POPSU Territoires prend la forme d'une injonction méthodologique. Ce n'est pas banal en matière de recherche, cela mérite donc quelques explications. Le cas possède une première qualité : il s'oppose aux explications universalistes qui ne se servent des terrains que pour conforter une théorie surplombante ; la science n'y trouve pas son compte de progrès. Le cas ne se veut pas non plus fait social total, à l'instar du fameux travail interdisciplinaire mené dans les années 1960 sur Plodémet¹. Il ne prétend pas constituer un modèle réduit du monde. Et c'est bien pour cela que les études de cas de POPSU sont chaque année plus diversifiées, grâce aux prises d'intérêt successives des acteurs locaux. Pour autant, POPSU Territoires ne saurait se contenter d'accumuler les cas (d'espèce) pour asséner le constat de l'irréversible diversité² des territoires. L'intelligibilité d'un réel, même singulier, ne peut se réduire à l'exercice monographique. À quoi donc ces cas riment-ils ?

DEUX SOURCES D'INSPIRATION

La didactique voit dans l'étude de cas un instrument performant dans des disciplines aussi variées que la géographie ou le marketing. Les sciences de l'action en font... grand cas ! Les écoles de commerce fabriquent des études de cas, qui deviennent parfois célèbres : Nespresso et son positionnement haut de gamme, Ikea et sa stratégie d'internationalisation. Des chercheurs y trouvent matière à formalisation de nouveaux modèles de management de projets, tel Midler³ et la Twingo de Renault. Dans cet usage, le cas se fait illustration lumineuse ; d'un processus d'innovation, d'un schéma d'organisation. Pas (surtout pas) une bonne pratique à imiter, mais un exemple « qui donne à réfléchir ».

Pour un programme comme POPSU, chargé d'éclairer l'action publique, l'ambition paraît pertinente. Le courant académique de la microhistoire, développé en Italie au milieu des années 1970, constitue une deuxième référence, soulignant la plus-value méthodologique de l'étude de cas. Le cas opère une réduction d'échelle, qui suscite des révélations, non détectées par les observations macroscopiques. Il n'y a pas homothétie entre le grand et le petit. Le social y est compris comme ensemble d'interrelations mobiles. Là encore, le programme POPSU Territoires s'y retrouve, qui s'intéresse aux petites villes, et qui insiste sur les interdépendances. L'étude de cas est tout sauf une monographie autocentrée.

Cette « histoire au ras du sol⁴ » est aussi une invitation à la recherche des traces, des indices ; une enquête pour décoder une intrigue. Chère à Paul Ricoeur⁵, la « mise en intrigue » est à la fois heuristique (elle aide à la découverte) et didactique

(elle transmet les résultats de la recherche). Elle agence les faits pour les rendre lisibles.

« Comment raisonner à partir de singularités⁶ » ? Interrogation légitime après cet éloge du cas. Une première tentation serait de pousser la multiplication des cas jusqu'à pouvoir comparer. Isoler des variables explicatives, mesurer leur poids relatif, construire des typologies. Mais les sites du programme POPSU Territoires ne sont pas sélectionnés pour leur potentiel comparatif. Il n'y a pas de préoccupation d'échantillonnage. Et la quantité n'y est pas ; pas encore peut-être.

Gilles Pinson⁷ ouvre une voie prometteuse avec ce qu'il propose d'appeler des « monographies comparées » ; une démarche hybride, mobilisant l'épaisseur du local des études de cas, mais se permettant l'examen des similitudes et des différences, voire l'énoncé d'« analogies causales ». Cette approche implique néanmoins des interactions fortes entre les terrains. Dans POPSU Territoires, les études de cas sont confiées à des équipes diversifiées, travaillant côte à côte plutôt qu'ensemble. Le respect de la demande locale de recherche-action vaut bien, avec tout ce qu'elle permet d'engagement des acteurs, cette perte relative des apports de la comparaison.

Il existe une autre voie pour monter en généralité sans comparer. C'est la transformation du cas étudié en « cas d'école ». Cela implique une épuration, une « stylisation », une schématisation, par oubli des éléments non significatifs et mise en exergue des principes actifs. Le cas se fait exemple paradigmatique, d'un modèle de développement, d'un mode de décision, d'un type d'intervention, d'une forme de rapport au monde, d'une stratégie de résilience... Un concept descriptif peut le qualifier. Enfin, POPSU voit dans l'étude de cas une manière efficace de faire dialoguer chercheurs et acteurs locaux. Car ils sont parties prenantes de l'étude de cas, pour la bâtir puis lui donner vie. L'étude de cas crée un même circuit court entre la production de la recherche et sa valorisation. Devenue cas d'école, elle se prête facilement à l'appropriation des résultats, à leur compréhension. Mis en mots comme récit, le cas d'école capte l'attention, facilite la mémorisation, par sa tension narrative ; plus encore lorsqu'il s'agit de comprendre des processus de changement. Le récit opère la fusion entre le sensible et l'intelligible. Que demander de plus à un dispositif de recherche-action ? ■ **Jean-Marc Offner**

¹ Edgar Morin, *Commune en France. La métamorphose de Plodémet*, Fayard, 1967. Plodémet était en fait Plözévet, en Pays bigouden.

² Cf. Olivier Bouba-Olga, *Dynamiques territoriales : éloge de la diversité*, Atlantique, 2017.

³ Christophe Midler, *L'auto qui n'existait pas*, Dunod, 2012.

⁴ Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles*, EHESS/Gallimard/Seuil, 1996.

⁵ Paul Ricoeur, *Temps et Récit. L'Intrigue et le récit historique*, Seuil, 1983.

⁶ Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (dir.), *Penser par cas*, EHESS, 2005.

⁷ Gilles Pinson, « Penser par cas, penser par comparaison. Études urbaines et pratique des monographies comparées », dans *D'une ville à l'autre* (collectif), La Découverte, 2019.